

Demandez au turban qui dort

André Ducharme

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ducharme, A. (1989). Demandez au turban qui dort. *Jeu*, (50), 178–179.

demandez au turban qui dort

Le théâtre est-il vieux jeu?

Professeur, lecteur, réviseur (il corrige les épreuves de *Jeu* depuis des années), André Ducharme, éditeur et rédacteur en chef de *Manoeuvres*, signe la chronique des spectacles dans *L'Actualité*. Il a amorcé récemment sa carrière d'auteur dramatique avec *Léola Louvain, écrivaine*, présentée au Théâtre de Quat'Sous en janvier 1989.

Maquillée comme une voiture volée, avec un gyrophare sur la tête — car on actualise vous savez —, engeôlée dans un costume aussi seyant qu'une motoneige qui en perd des bouts partout, l'actrice, plantée sur un plateau tournant qui vrille à la vitesse formule 1 et l'étourdit totalement, jette sa réplique fausse dans la fosse. Le parterre rugit. Faut aimer: c'est du classique (revisité... pour qui prenez-vous le metteur en scène?). À ses côtés, mais on dirait qu'il est tout seul, l'acteur pointure A, plus réputé qu'une marque de gomme, esquisse des relents d'expression corporelle dans un collant qui lui moule le potentiel. Avec son organe hors du commun, il fait des bruits de bouche qu'il goûte comme autant de fruits. Bravo! piapiate le public, tenté d'allumer ses briquets, car il préfère tout de même applaudir un objet vivant bien identifié que des boîtes de conserves. En prime, il y a le décor qui réussit parfois ses imitations, l'éclairage qui fait des beaux allôs. Et puis même Depardieu l'affirme: rien ne supplante le bouche à bouche (si, si) avec la respiration des spectateurs.

Sur la scène, attention, duo d'amour entre gyrophare et collant. Duo grand cru. Ça fait des siècles qu'on se le susurre, qu'on se le suce, qu'on se l'use partout dans le monde. Le temps l'a patiné, ce qu'on est verni! Hélas! le trop-plein de tissu, organisé design, de madame empêche le frottis-frottas contre le talent bien en vue de monsieur. Le théâtre, voyez-vous, c'est physique, mais les reparties se frôlent mieux que les corps; pour le grain de peau, c'est une photo qu'il faut voir. La fièvre aux pores c'est au cinéma, en épidermoscope, qu'elle brûle. Mais alors, la chair frémissante, l'émotion, c'est quelle porte? C'est souvent celle des variétés qu'il faut ouvrir pour ressentir des ti-picots dans le dos. Là au moins ça déménage, en musique et en Bocane.

Le classique marche à planche. C'est Planchon qui le dit dans *L'Événement du jeudi*¹. Les pièces des nouveaux auteurs vivotent devant un public plutôt privé. Pour joindre le monde et les deux bouts, rien de mieux que la télé, et dans le créneau chéri, tout de suite après *Charivari*.

1. «Roger Planchon part en guerre», *L'Événement du jeudi*, n° 218, du 5 au 11 janvier 1989.



Les Variétés : «pour ressentir des ti-picots dans le dos».

Faut s'entêter pardi. Il y a des auteurs, des acteurs, des metteurs en scène à risques qui n'essaient pas de queuleuler les autres. Ils crient quand tous prient, ils rient quand tous crissent. Ils se déculottent, montrent leurs fesses, car qui peut jurer que le coeur bat dans la poitrine?

Quand le théâtre fait son cinéma à tous les plans, il n'y a pas un film qui accote cette intensité-là. Quand les idées n'ont pas de rides, que la langue est belle à lécher, que les acteurs flambent, que le public n'a pas le doigt cramponné au pli de son pantalon, la fin du siècle peut venir, on est tranquille... Ah, et puis rideau.

Mais le théâtre est-il vieux jeu? Faudrait demander au turban qui dort au milieu de la salle avec un stylo allumé en guise de veilleuse...

andré ducharme